

GUY D'AMOURS

L'Attente



« Si calme et parfois triste »

CHRISTIAN BOBIN


Les éditions
De Courberon
Collection *Murmures*

Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0
www.decourberon.com

Illustration de la couverture : Gandalf

ISBN 978-2-922930-34-4

© Éditions De Courberon, 2011.

Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

GUY D'AMOURS

L'Attente

DE COURBERON
Collection Murmures

*À ma mère,
qui m'a appris à conjuguer
le verbe aimer à l'inconditionnel.*

Pour moi, au fond, la réalité n'est pas du tout réelle et c'est pourquoi je suis incapable de passer aux actes — parce que je n'en saisis jamais le poids ni la portée. Un seul vers de Rilke a plus de réalité pour moi qu'un déménagement.

Etty Hillesum
Une vie bouleversée

« Quelquefois je me demande ce que nous sommes en train d'attendre.
Silence.
— Qu'il soit trop tard, madame. »

Alessandro Baricco
Océan mer

Depuis toujours, il est comme un jeune homme attablé dans un café, portant à chaque minute son regard sur la porte d'entrée en espérant la voir arriver. Mais elle ne vient pas, rien ne se passe.

Rien.

Depuis toujours, il attend quelque chose.

Il ne sait pas quoi.

Un utérus est un nid douillet. Ou une prison. Les deux, souvent. Celui où il fut conçu, il sait.

Il y a une femme sur un fauteuil. Ses mains sont sur son ventre arrondi. La peur, partout autour d'elle, et en elle, dans ses entrailles. Elle attend.

Six fois avant celle-ci son corps s'est déformé pour faire place à la vie, six fois neuf mois, cinquante-quatre mois, quatre ans et demi à faire place à la vie d'un autre plutôt qu'à la sienne. Six accouchements, six fois voir son corps s'ouvrir, se déchirer, se donner un peu la mort pour la vie. Des centaines de nuits blanches. Une nuit blanche est déjà un aperçu de l'intolérable. Cent fois l'intolé-

L'ATTENTE

nable enveloppé dans l'amour pur des mères. La sixième fois, elle se dit que c'est la dernière, que son corps n'en peut plus de souffrir ainsi, de s'offrir ainsi.

Six ans passent. Une année pour chaque enfant arrivé par elle. Six ans à refermer les plaies de la maternité, entre les couches et les biberons, entre sa vie absente et celles totalement présentes des enfants. L'énergie a fait place à une lassitude profonde et tenace, mais elle, égarée dans le silence de sa vie si bruyante, s'active sans cesse pour ceux qu'elle nourrit et qui la nourrissent. De la chambre à la cuisine, de la salle de lavage aux toilettes, de la pérennité des jours à la fugacité des nuits. Tous les soirs à se coucher en se demandant comment elle pourra se lever au matin, toutes les nuits à chercher le repos qui fuit, à tenter de soulager quatre ans et demi d'absence à soi-même.

La nuit, la mère est encore une femme.

L'ATTENTE

Une nuit, la vie trouve de nouveau son chemin dans le nid féminin. L'abdomen recommence à rondir, mais la fatigue est toujours là, gourmande, dévorante.

Chaque jour elle pose ses mains sur son ventre et s'épuise avant l'épuisement.

Chaque heure elle demande que lui soit retiré ce nouveau fardeau, mais avec la demande vient la culpabilité du meurtre, de la trahison, de l'abandon. Trop lourd à porter seule. Ses mains sur son ventre devraient être là pour protéger, elles cherchent en fait à trouver l'interrupteur, comme un dormeur tiré de sa nuit par un cauchemar cherche à faire de la lumière dans sa chambre. Mourir ou faire mourir. Ni l'un ni l'autre. Endurer, continuer, marcher sur ses rêves et sa fatigue encore et toujours. Elle expie son crime sans jamais l'avoir commis. Et l'enfant aussi.

Les mains sur son ventre, elle étouffe.

L'ATTENTE

Suicide de l'esprit contre lui-même, l'air n'entre plus. Ses muscles thoraciques se contractent, crispent tout son corps, et le nid douillet. Le manque d'air et la panique arrivent en même temps. L'adrénaline accélère le rythme cardiaque, augmente le besoin d'oxygène qui se fait de plus en plus rare.

Une reine se meurt et son royaume avec elle.

Au téléphone, elle cherche le réconfort dans la voix du mari. Son souffle revient lentement, les muscles se détendent, la fatigue réapparaît aussitôt. Avec la vie, la lassitude épuisée ; avec le souffle, l'effort poussé au-delà de tout effort. Elle raccroche le téléphone et se lève pour vaquer à ses activités incessantes.

En attendant.

Il n'est encore qu'un enfant quand il sent pour la première fois que les autres ont trouvé, comblés, ce qu'il faut pour être là quand il le faut, ou pour accepter d'être absents, toujours, dans la foule.

Lui, il attend, qu'un sourire le soulage de l'impatience, qu'un rideau se lève et qu'il puisse enfin voir la scène, ses acteurs, leur jeu. Trois grands coups qui le libéreraient de l'imminence d'un événement. En apparence, il n'est pas marginal. Au contraire, il se fond dans le groupe, il est les autres, dans leurs activités, dans leur désir de faire semblant qu'on ne fait pas semblant. Mais une infime part de lui-même n'entre jamais dans la comédie humaine : tandis que tous sont en

L'ATTENTE

scène, quelque chose en lui reste en coulisse
et attend.

Son premier amour s'appelle Muriel. Sa première flamme enseigne au primaire. Devant la classe, elle sourit toujours. C'est un sourire rempli de tristesse, chargé d'une peine si profonde qu'on pourrait y faire tenir un océan de larmes.

Ce sourire est pour lui. Il y trouve ce qu'il ne trouvera que peu de fois durant sa vie : une complicité dans l'attente. En professionnelle, Muriel enseigne tout ce qui doit l'être et il apprend et répond tout ce qui doit l'être. Toutefois, le pacte qu'ils ont signé par leurs regards est la preuve qu'ils savent tous les deux que tout ça n'est pas fondamental, que tout ça se déroule parce que quelque chose manque, parce qu'il faut faire passer le temps, parce que chaque seconde serait sans

L'ATTENTE

doute insupportable si elle était vécue sans attendre quelque chose. Leur connivence n'est jamais révélée. Ils n'en parlent jamais. Une œillade vaut cent conversations.

Un matin, il apprend comment Muriel a pris le chemin de l'attente.

« Je vous présente mon fils Christian ».

Devant la classe, se tient un adolescent au regard simple et rieur, les cheveux frisés et le sourire qui dit clairement que l'esprit n'a pas l'âge du corps. Les enfants regardent Muriel étonnés, ils attendent qu'elle dise quelque chose. Mais elle ne dit rien. Il n'y a rien à dire de plus que ce sourire qui dit tout. Christian se tient là devant eux, promenant son regard simple et rieur sur chacun de leurs visages.

Lui, il observe Muriel. Muriel et son visage si bon. Muriel qui attend avec son sou-

L'ATTENTE

rire rempli de tristesse par ce regard simple
et rieur.

Tout le temps il est entre la maison et l'école, entre la solitude et les autres, entre sa vie et son attente.

Un dimanche d'hiver. Froid. Toute la famille est occupée ou absente, c'est la même chose. Il a froid. Il est dans la maison, mais il a froid. Il attend que quelque chose le réchauffe, il fouille dans les pages jaunies des livres en espérant trouver une phrase qui pourrait le brûler, l'incendier sur place, couvrir son attente du lourd manteau de la pensée.

Redevenir cendre avant son temps.

La lecture est impossible. Les mots ne parviennent pas à le réchauffer. Le froid devient insupportable. On peut presque tout fuir, parfois même un froid tel que celui-là. Ce sont quelquefois des fuites vaines, mais qui soulagent le temps de reprendre des for-

L'ATTENTE

ces pour fuir encore plus loin. Il prend ses patins et sort de chez-lui pour sortir de lui.

Le patinage, comme la natation, est un avant-goût de la mort, une esquisse de la libération définitive du poids du corps que l'on supporte inlassablement au fil des jours. Et des nuits : engourdissement d'un bras, pied glacé laissé à découvert sur lequel les spectres déposent leurs baisers glacés.

Ce jour-là, la patinoire est déserte. Une fine couche de neige recouvre la glace et l'impression de planer sur un nuage de flocons rappelle des images d'un marcheur sur les eaux. Mythe, légende, mensonge. Quoi que disent les histoires, il est seul. Il tourne en rond, sans arrêt, pour que le temps passe et sa vie avec lui. Une heure, deux peut-être, à tourner ainsi dans la solitude d'un parc, dans l'enclos blanc de sa vie.

Une image vient. Une visite au zoo, avec

L'ATTENTE

ses parents, des années auparavant. Un ours blanc dans sa cage, faisant un pas en avant et un pas en arrière. Une sorte de cercle, mais linéaire. Retour au début, retour à la fin, mouvement sans cesse répété. Ouroboros se dévorant la queue. Il frappe sur les barreaux de la cage. Sortir de cet éternel recommencement, et l'ours avec lui. Attirer par ce martèlement son attention sur la vie libre, sur les possibles qu'on tait, et ainsi peut-être échapper au cycle du tracé d'avance, devenir sourd au tambour de l'habitude.

Aucune réaction : l'animal est trop loin de lui, trop loin de tout. Il attend quelque chose. Comme lui, sur la patinoire, traçant des cercles comme un chaman pour éloigner les mauvais esprits, ou pour les attirer, pour se sacrifier à leur appétit démoniaque, se laisser dévorer sur place, morcellement de la chair sur la glace.

Un dessin, rouge flamboyant, peut-être

L'ATTENTE

les restes déchiquetés d'une tuque ou d'une mitaine. Un dessin rouge flamboyant, en cercle, peut-être l'ébauche d'un ours rouge qui fait sans jamais s'arrêter un pas en avant et un pas en arrière.

Aucun esprit ne vient. Il a beau tourner, psalmodier les formules magiques, répéter les incantations, invoquer indifféremment tous les dieux, rien, si ce n'est une fine neige qui commence à tomber.

Sa patience est sans limite. Quelque chose doit arriver, un événement est sur le point de survenir. Toujours sur le point.

Dans l'amitié, c'est pareil. L'amitié d'un garçon de onze ans, peut-être douze. Chez un ami, il apprend à fumer. Une chambre au sous-sol, fermée, sans lumière. Ils sont blottis dans un coin, l'un contre l'autre, armés de leur paquet de cigarettes dérobé au père. Il doit y avoir quelque chose dans ces petits tubes à l'allure inoffensive. La simplicité contient le plus puissant, la naïveté la plus grande force. Il gratte une allumette. Leurs visages apparaissent dans le noir, teintés du rougeoiement de la désobéissance, de l'enfer. L'interdit cache souvent le plaisir, et celui qu'il ressent alors le confirme. Ils aspirent, ils toussent. Attente de la révélation d'un secret.

L'étourdissement survient, lentement, derrière le crâne. Ils inhalent encore, plu-

L'ATTENTE

sieurs fois. Les extrémités des cigarettes luisent dans le noir. De véritables petites cibles. Comme dans cette histoire de guerre : deux hommes, cachés dans une tranchée durant la nuit, face à l'ennemi. Une allumette grattée, le sniper situe l'ennemi. Une cigarette allumée, le sniper vise. Seconde cigarette, la tête vole en éclats. Dans le noir de cette petite pièce, il inspire de toutes ses forces, les lèvres serrées sur le petit tube. La cible est lumineuse, incandescente, bien visible. Une cible parfaite pour quelqu'un qui attend. Mais rien, si ce n'est une nausée qui les force à quitter leur repaire pour aller prendre l'air.

Ils trouvent une bouche d'égout et ils y jettent leur paquet de cigarettes à peine entamé. Un bruit humide au fond du trou, deux têtes penchées pour voir où il est tombé. C'est une bouche d'égout, il ne peut rien se passer. Le paquet va dériver comme un radeau jusqu'aux grandes canalisations, puis être rejeté à l'usine de filtrage. Lui, il attend.

L'ATTENTE

Il force ses yeux à voir l'invisible. Une écla-
boussure gigantesque qui le soulève d'un
coup et le projette dans les airs ou une jeune
femme vivant dans les égouts qui deman-
de de jeter aussi des allumettes. Son ami le
tire par la manche, car rien ne se passe. Il
voudrait attendre encore un peu, juste pour
voir, mais l'impatience de l'autre heurte
son attente. « Qu'est-ce que tu regardes, on
ne voit rien ». « Je sais, je sais, attends un
peu ». « Non, viens, on va aller sonner chez
Laliberté ».

Impatience contre attente.

L'impatience l'emporte.

Il faut attendre encore un peu, juste un peu, rien que ce qu'il faut pour trouver la force d'attendre encore un peu plus.

Il trouve parfois des repaires propices à l'attente, comme à l'église. L'attente est toujours là, mais diffuse, filtrée par l'ambiance d'une attente organisée, institutionnalisée. Sur un banc, il attend, que le prêtre monte en chaire, qu'il parle, qu'il finisse et qu'il s'en aille. Il occupe le temps à trier des cartes de hockey achetées en chemin. Une odeur de gomme rose, la poudre sur les doigts, avec en bruit de fond la parole creuse et endormie du dogme.

Une certaine paix. Attente en groupe mais pour des raisons différentes. Ils attendent que le temps arrive. Il attend qu'il passe. L'agitation quotidienne de tous est arrêtée par l'expectative dans la foi et de ce fait rejoint son attente.

S'arrêter en chemin. Appuyer à fond sur les freins pour ne plus déraper. Apprendre à tout arrêter, apprendre à supporter que rien ne s'arrête, que tout continue, que tout passe, que tout se déroule comme une bobine lancée en tenant l'extrémité du fil.

Et avancer sans savoir comment.

Ni pourquoi, ni vers où.

De l'attente découle l'absence. À soi-même. Aux autres, qui lui semblent être au bon endroit, dans la bonne position, dans le bon rôle. Lui, non. Il n'a pas le bon rôle, le grand distributeur de rôles s'est trompé. Ce n'est pas que le sien ne soit pas assez noble pour

L'ATTENTE

lui. La question n'est pas dans la valeur du rôle, mais dans sa capacité à le jouer.

Mauvais acteur, mauvaise scène. Chaque jour le rideau se lève et il occupe sa place dans cette distribution erronée. Il doit s'y faire.

Être à la mauvaise place au bon moment.

Son second amour s'appelle Julie. Il cherchait un visage. Il naviguait sur la mer agitée des premiers désirs du corps, voguait contre les vents et marées des plus anciens désirs de l'âme. Il arpentait le monde en quête d'un sourire.

Des années à attendre ce sourire.

Il arrive enfin.

Elle ne se contente pas de sourire, elle plonge son regard dans le sien, inquisiteur, sondant ce qui peut l'être par les yeux.

Il se passe quelque chose. Enfin.

Après les regards et les sourires, les mots. Dans la première intimité, elle lui de-

L'ATTENTE

mande pourquoi ils sont là. Elle glisse sa langue dans sa bouche parce qu'il n'y a pas de réponse, parce qu'il ne sait pas pourquoi il est là seul avec elle et elle non plus. Elle a son âge, mais son âme est beaucoup plus vieille que la sienne. Cela se voit, cela se sent. Les vieilles âmes sont plus tristes, parce qu'elles savent mieux que les autres qu'il n'y a rien à attendre, mais qu'il faut tout de même attendre. Son sourire même est rempli de cette tristesse qui sait. Pourtant, elle vit, fonctionnelle, sans distinction aucune, ou presque, avec ses amies.

Elle dit : « téléphone-moi demain ». Et lui en a envie alors il lui téléphone.

Puis tous les jours, durant des mois, elle glisse sa langue dans sa bouche, caresse son corps et dit : « téléphone-moi demain ».

Pour lui, les mois ne paraissent pas des mois, pour lui, il va se passer quelque chose,

L'ATTENTE

il trouvera dans ses yeux ce qu'il attend depuis si longtemps maintenant. Pour elle, les choses vont vite, trop vite, elle n'a plus le temps de le prendre par la main pour l'aider à la suivre aussi loin qu'elle veut aller. Elle sait ce qui vient et lui non.

Un jour, elle dit : « laisse-moi le temps ».

Elle dit : « attends ».

Il attend. Tous les jours près du téléphone, il fait ce qu'elle lui a réclamé. Toutes les nuits, il se demande si elle se souvient qu'elle lui a dit : « attends ». Tout s'agite autour de lui, comme d'habitude, ses proches, occupés à passer le temps pendant que lui fait patienter son cœur dans l'engourdissement.

Chaque matin, il y a un réveil dans le chagrin, un sommeil qui s'efface sous une insomnie d'amour et de raison. Il regarde dehors, la nature filtrée par ce manque d'elle,

L'ATTENTE

cette vie sans vie depuis qu'elle lui a dit : « attends ». Il mange peu, la nourriture ne goûte rien quand le cœur palpite les remous noirs de l'inévitable perte d'elle, de tout.

Une tristesse qui coupe le souffle, qui donne envie de ne plus respirer. Le souvenir d'un parfum qu'on ne sentira plus, qui dans sa fuite dérobe tout ce qui peut se sentir.

« Elle ne reviendra pas ».

Ce sont les mots des autres. Il ne les croit pas, ne veut pas entendre la vérité qui se confirme chaque jour dans le mutisme du téléphone. L'épanchement de la douleur doit se faire, encore un souffle retenu et c'est l'éclatement.

Sa voix sur le répondeur, chaude, riante, fracasse le dernier rempart de son âme. Il était près d'elle quand ce message a été enregistré. Il l'écoutait répéter sans cesse les mê-

L'ATTENTE

mes mots. Sans se lasser. Jamais. Le message est terminé, il faut qu'il parle, mais les mots n'aiment pas les peines d'amour, ils ont besoin de chaleur, d'humidité, et rien n'est plus sec et froid que la voix de l'amoureux qui attend son amour en vain. Il aimerait prononcer son nom, y mettre tout ce qu'il a, toute cette joie qu'il ressent à être près d'elle, qu'il puisse raviver ce qui la faisait sourire tendrement en le regardant; qu'elle dise : « attends, j'arrive ».

Il n'a pas la chance de lui parler. Elle est trop loin devant, trop loin de lui et de son attente.

Il lave de la vaisselle. Ce pourrait être autre chose : vendre, louer, réparer, ausculter, conseiller. Ce serait du pareil au même. Une tâche est une tâche, et la sienne, comme les autres, se répète chaque jour, chaque heure, chaque minute. La condamnation est éternelle dans sa vie active.

Fatigue, sueurs, courbatures, usure du temps passé à faire autre chose que ce qu'il voudrait vraiment faire.

S'il savait quoi faire.

Parfois, il se laisse prendre au piège de l'accomplissement. Encore un peu d'effort et ce sera fini. Pour de bon. Encore quelques pas, quelques lignes, quelques sourires. On

L'ATTENTE

y est presque. La tâche diminue, bientôt ce sera terminé.

Quelques secondes de satisfaction devant le travail accompli. Mais la vaisselle souillée recommence à s'accumuler sur le comptoir. Et ça se répète. L'espoir de terminer ce qui ne peut l'être. Pour du papier sur lequel on imprime le visage de gens fort occupés qui en possédaient beaucoup. Tout en le sachant, il sait qu'il ne peut s'en passer, que tout ce qui lui permet de survivre passe par ces billets sales et froissés.

L'heure de s'arrêter arrive. Une heure pour nourrir ce corps qui accomplit la tâche éternelle. Une heure pour fuir la routine du jour.

Il la passe en lisant un livre : l'histoire de Sisyphe.

Il ne sait pas s'occuper. Il ne sait pas perdre son temps en faisant semblant de faire quelque chose. Il tient souvent des livres, des cartes à jouer, des conversations utiles ou intéressantes, mais il ne sait pas pourquoi.

Il étudie longtemps, soulève fréquemment la poussière étouffante des pensées profondes qu'il aspire à grandes bouffées, écrit de longues heures sur l'obscurité du savoir en y cherchant une lumière toujours absente, mais il ne sait pas pourquoi.

Il ouvre des portes, en ferme, reçoit des sourires, en offre, étreint des corps, fait caresser le sien, prépare des mets, en avale, regarde le soleil se lever et se coucher, mais il ne sait pas pourquoi.

L'ATTENTE

Il ne sait pas oublier la fin. Il ignore comment ne pas aller à la dernière page, là où tout est révélé par trois petits caractères insinifants : fin.

Il traîne chaque jour le fardeau du quotidien, comme ces condamnés des temps anciens qui devaient porter leur corde jusqu'à la potence en sachant très bien qu'ils marchaient vers la pendaison ou l'estrapade.

Il ne sait pas oublier le temps qui passe en avalant tout, ni l'amour qui toujours se termine par sa propre fin ou la fin de l'être aimé.

Pourtant, il vit, et en vivant fait toutes ces choses qu'il ne sait pas faire.

Il y a des jours lumineux, des journées si remplies de grâce qu'on se met presque à croire en Dieu.

Ce ne sont pas des heures creusées d'inattention et de cécité, mais des durées pleines de présence à soi-même et aux autres, un temps durant lequel le corps est maintenu dans l'existence par l'ancre de miséricorde, l'esprit soutenu par la brise de magnanimité.

Ce n'est peut-être que cela, l'éternité dont parlent toutes les sagesse du monde, un temps vécu hors de la coulée temporelle, mais au plus près de l'expérience de vivre.

L'amour alors entre et déchire le centre, extirpe le venin d'Éros et son désir de pos-

L'ATTENTE

session, déracine toute généalogie et sa déférence du sang familial, s'arrache au Moi pour y semer la lucidité nue du monde.

L'attente n'a plus de prise. Tout est déjà là.

Il y a des nuits obscures, si opaques et si froides qu'on en vient à espérer le rayonnement torride des flammes de l'enfer.

Ce sont des heures vives, qui écorchent l'être en entier, qui à chaque seconde font ressentir que tout passe, des cellules aux étoiles.

Des instants de lucidité tranchante qui ne s'émousse jamais, même après avoir morcelé les rêves et décapité tout espoir.

L'image antique du labyrinthe est venue de ces nuits-là, de cette errance dont on ne connaît ni l'entrée ni la sortie.

La tristesse alors entre et déchire le cen-

L'ATTENTE

tre, extirpe le venin d'Éros et son désir de possession, déracine toute généalogie et sa déférence du sang familial, s'arrache au Moi pour y semer la lucidité nue du monde.

L'attente n'a plus de prise. Il n'y a plus rien.

Il marche sous la pluie, frôle les vitrines des cafés, comme un chat le divan sur lequel il lui est interdit de s'étendre. Parfois, il s'arrête pour observer des visages inconnus, il cherche à deviner la peine et la solitude qui sont en eux, qui fracassent leurs nuits et leurs illusions.

Qu'ont-ils rêvé qu'ils n'atteindront pas ?
Quel espoir s'est obscurci dans le glissement de leur vie vers un avenir qui n'arrive jamais ?

Quel masque portent-ils pour se protéger contre le froid de ces sourires entendus, de ces regards qui disent « je sais qui tu es » sans connaître leur plus grande douleur ?

L'ATTENTE

Au fond, il est comme eux. Il se tient à distance, par orgueil et par pudeur.

Par peur aussi. Un peu.

Au parc, il s'arrête. Quelqu'un lit. Un front de vingt ans qui en paraît cent. Un visage sculpté par l'attente de la joie ou de l'amour. Des deux peut-être. C'est une femme, de celles que l'on ne peut apercevoir sans imaginer une vie remplie de douleur, de larmes et de cris. Pleine de tout ce qui est noir et sombre, de tout ce qui pousse au silence de l'esprit, à la moisson de l'âme.

« Tu lis quoi ? »

Sa voix va vers elle, hésitante devant cette peur écorchée que l'on voit partout autour d'elle. Le banc la porte, et c'est ce qu'elle apprécie, qu'il la porte, sans rien attendre d'elle, sans désirer la voir se donner, tordue, pour posséder, jouir.

L'ATTENTE

Sa voix va vers elle, tremblante devant ce manteau de haillons, devant cette couleur de cheveux flamboyante, attrapée une nuit avec les copains, saoulée et emportée par la fumée et le vin bon marché, qui ne va pas avec les yeux si paisibles.

Il attend, mais elle ne répond pas. A-t-il parlé ? A-t-il seulement souhaité ? Il se peut que la souillure de son enfance l'en ait empêché, que le vrai soit moins résistant que le faux, le tiède plus endurable que le chaud, que ce qu'on a voulu qu'il devienne soit plus fort que ce qu'il est.

Elle montre la couverture du bouquin, sans relever les yeux, sans le regarder, se gardant de lui, se protégeant de l'ouverture vers l'autre qui pourrait la dévorer, qui la dévore déjà en voyant qu'elle existe.

Il n'a le temps de voir que le titre : *L'aphanisis*. Il ne sait ce que c'est, mais il y

L'ATTENTE

trouve des larmes, des torrents versés qui prennent l'allure d'une mer se fracassant contre des rêves de pierre, durs et cruels, sans pitié parce qu'ils ne sont pas d'eau.

Elle reprend sa lecture, seule à ses côtés, seule aux côtés de tous. Il peut apercevoir les yeux, seulement les apercevoir, plongés dans la pulpe tachée d'encre, sillonnant les caractères inventés jadis pour administrer le grain et l'or, esclaves désormais de nouveaux maîtres pires que les anciens, parce que pensées, parce que sentiments, parce que vivants. Elle y cherche un refuge contre le temps qui passe trop vite, ou trop lentement. Des yeux de vingt ans qui en paraissent cent.

Des enfants jouent près d'eux. On dit « eux », mais on devrait dire « elle et lui ». C'est même trop. On devrait dire autre chose.

« Elle ».

L'ATTENTE

« Lui ».

Même « lui » seul est de trop. Elle n'est pas elle avec lui. Pour elle, dire « nous » est insupportable. Pour elle, dire « avec lui » c'est trop, c'est perdre son « elle » et ne plus pouvoir s'envoler.

Des rires d'enfants.

Entend-elle ce qu'il entend ? Y discerne-t-elle ce qu'elle a perdu depuis longtemps, depuis qu'elle est entrée dans le monde des grands ?

Des rires d'enfants.

Présents à eux-mêmes dans leur jeu, toujours, sans se fatiguer de demain, d'hier ou même d'aujourd'hui. Voit-elle les larmes dans ses yeux qui naissent en pensant que cette pureté sera bientôt décapée par la lame de la maturité ? Des rires d'enfants transformés en rires d'adultes, en coin, entendus, ser-

L'ATTENTE

rés, affûtés par la réflexion, écartelés entre la bienséance et la morbide ironie qui étreint le fort devant sa peur d'être faible. Du présent liquéfié par l'acide de l'espoir, du bonheur brut distillé en plaisirs raffinés mais austères : l'orchestre contre le vent dans les branches et la pluie sur les toits, le menu contre le sac à surprise, l'enrôlement contre la liberté, le savoir-vivre contre la spontanéité, le sérieux contre la vie.

Elle pose son livre sur ses genoux et ferme les yeux. Les enfants rient de plus belle et il imagine l'esquisse d'un sourire sur ses lèvres. Il monte plus loin sur ses rêves et il voit ce qu'elle fut jeune fille, avant que ces vingt années aient disloqué la fleur qu'elle était, pétale par pétale.

Un peu, beaucoup, à la folie.

Il la revoit quand son esprit brûlait encore de la seconde, quand son cœur battait pour

L'ATTENTE

un papillon venu se poser sur elle, quand son corps frémissait sous l'étreinte d'un amour inconditionnel, clairvoyant de ce que pourrait être celle d'un amour choisi, quand son âme avait encore la clarté de l'ignorance de la bêtise et de la honte.

Elle rit. Rire de jeune fille. Le sien monte avec les autres et il l'entend. L'enfant qu'elle était vient vers lui. Il lui sourit. Elle lève la tête un instant, il a le temps de lire dans ses yeux tout ce qui se prépare en elle, le monde qui la fracassera. Elle dépose un petit billet froissé sur ses genoux et retourne en courant jouer avec les autres enfants.

Attends !

Elle est déjà au-delà de sa voix, revenue au passé qui est le sien, à la vérité qui est sienne. Il prend le billet et y lit :

« Aphanisis : Abolition totale et permanente de la capacité à désirer. »

Il faut sans doute des années pour forger un cœur au mensonge de l'espoir, des siècles de paroles remplies de rêves pour rompre le lien entre l'âme et la lumière pure du réel. L'attente n'est au fond qu'une trop grande imbibition de réel.

Il faut mentir. D'abord à soi-même du mieux que l'on peut. Et y réussissent les meilleurs menteurs, les plus ignorants de l'art d'être conscient, les plus savants dans l'art de vivre. Car n'est-ce pas cela que réussissent à faire ceux dont on dit qu'ils vivent vraiment, que d'être dans un état de grâce qui leur permet d'ouvrir l'œil chaque matin dans le sommeil de leurs ambitions éphémères ?

N'est-ce pas être divinement aveugle

L'ATTENTE

que de voir du sens là où il n'y en a aucun, que de sentir un parfum là où la putréfaction conspire en silence, que d'aimer éternellement ce qui n'est et ne sera toujours que passager ?

Malédiction bénie.

L'absurde d'attendre un train qui toujours part avant notre arrivée à la gare.

Mieux. Savoir prendre un train qui n'existe pas. Être un voyageur chargé de bagages remplis d'un optimisme que tout dément à chaque instant, les valises pleines de sourires surgis de l'espoir vain, les poches remplies d'une sécurité éphémère payée en comptant de liberté.

Et avoir le bonheur en prime. Surtout si l'on sait garder une distance convenable entre soi et soi-même, pour ne pas perdre

L'ATTENTE

son mensonge, pour éviter de sombrer dans l'attente que quelque chose arrive.

De nouveau seul à attendre. Comme un enfant au pied d'un sapin de Noël.

Un deux janvier.

Tout est encore là. Les lumières, les guirlandes, l'odeur de la fête dans la maison. Pourtant, quelque chose manque.

Qui ne reviendra pas. À moins qu'il n'attende encore un peu, au pied de son arbre décoré.

« Qu'est-ce que tu attends comme ça ? »

Il ne sait pas. Il ne sait jamais. Que cela revienne, que le temps soit là où il était heureux, là où il attendait. Avant que tout ne soit arrivé.

L'ATTENTE

Mais les autres pensent qu'il attend pour rien. Les autres savent qu'il attend pour rien. Morceau par morceau, on enlève les décorations. Puis le sapin, qu'on traîne aux ordures.

Le sapin a laissé sa place à une chaise berçante. C'est celle d'une vieille femme qui y passe toutes ses journées à attendre qu'on lui dise qu'il est l'heure de quelque chose à faire : manger, se laver, aller dormir.

Il est au pied du sapin, mais le sapin n'est plus là. Et ils attendent ensemble, la vieille femme qui se berce et lui. Combien de temps passe avant qu'il ne retourne à ses occupations d'enfant ? Une éternité. Mais il finit par y retourner, sans cesser tout à fait d'attendre.

On ne parvient presque jamais à comprendre qu'attendre une certaine chose qui ne viendra pas est inutile, surtout quand on

L'ATTENTE

est un enfant assis au pied d'un sapin de Noël qu'on a déjà mis aux ordures.

On arrive rarement à apprendre qu'on met des guirlandes pour rien, qu'il n'y aura pas de fête.

Rarement.

Alors on passe son temps à décorer, juste pour faire semblant qu'on n'est plus un enfant qui attend au pied d'un sapin de Noël qu'on a déjà mis aux ordures. Et on met des ornements partout, qu'on paye cher au temps qui passe, en faisant semblant que c'est la fête, que les invités sont déjà là et qu'on est heureux. On se dit que l'attente c'est pour les gosses débiles assis au pied d'un sapin de Noël qu'on a déjà mis aux ordures, et qu'être adulte ce n'est pas attendre mais agir, construire, établir, mener, fonder. Que puisque rien n'arrive, il faut faire survenir les événements. Et ils surviennent.

L'ATTENTE

Un travail où l'on se rend chaque matin, un amour qu'on embrasse sous le porche avant d'aller se noyer dans le quotidien, une maison bien à soi dont on repeint la clôture à tous les deux étés et qu'on paye chaque mois avec fierté en se disant que tout ça est à nous, qu'on a fondé quelque chose de solide en faisant survenir les événements.

Et puis, il y a un soir comme les autres, couché dans son lit, on commence à penser.

Ça arrive.

D'habitude, on lit quelques lignes et ça s'en va. Ou on met la radio et ça quitte la chambre, comme quand on était enfant et qu'on allumait la lumière. Des centaines de fois c'est arrivé quand on était dans notre lit, ou lorsque notre regard se perdait trop longtemps dans les feuilles d'une clairière à l'automne. Des centaines de fois on a allumé notre veilleuse et ça s'est en allé.

L'ATTENTE

Mais cette fois ça reste.

Ça tourne dans la tête et ça ne veut pas partir, ça ne peut pas partir, ça n'a aucune autre place pour aller, comme un hamster dans sa roue. Ça dit une chose, un mot en fait : pourquoi ? D'habitude on a la réponse, on n'a qu'à penser un peu et on sait pourquoi. Pas cette fois-là. On a beau se creuser la tête, on ne sait pas pourquoi.

Ça ne devrait pas être là, ça ne devrait pas être dans ma tête en ce moment.

Ce n'est pas normal.

Puis on se dit qu'on a tout ce qui est normal, qu'on a une belle vie, bien remplie, avec des amis et plein d'activités qui nous occupent et nous amusent. Le travail pour lequel on a étudié des années et qu'on a fini par obtenir après des moments difficiles ; la famille dont on rêvait depuis notre premier

L'ATTENTE

amour ; des loisirs stimulants qui maintiennent en forme notre esprit et notre corps. Plein de gens envieraient notre situation. Ce clochard qu'on croise chaque jour à l'entrée du métro, n'est-ce pas qu'il changerait de place avec nous ? Ce n'est pas normal d'être un clochard. On ferme les yeux de toutes nos forces et on se dit qu'on pourrait être un clochard et qu'on ne serait pas normal. D'habitude l'idée du clochard nous rassure, on s'endort en se disant qu'on a de la chance d'être normal.

Mais cette fois ça reste.

Alors on sort l'artillerie lourde du mensonge. On se rassure en se comparant, en flattant son orgueil, en pensant à toutes ces belles guirlandes qui décorent notre existence. Mais cette fois c'est différent, cette fois on n'arrive pas à se mentir.

Quelque chose a changé.

L'ATTENTE

Alors on ouvre les yeux pour se réveiller de son cauchemar. On regarde dans la chambre.

Quelque chose a changé.

Tout est au même endroit, les ombres sont les mêmes, la respiration à notre côté est la même qu'avant, la fenêtre donne toujours sur l'arbre dont le feuillage nous avait tant impressionné quand on a visité la maison la première fois.

Ce qui a changé est en nous. Ça avait toujours été en nous, mais on avait réussi à l'endormir. Là, ça s'est éveillé et ça ne veut plus se rendormir. Et on sait, on le sent, que ça ne va plus s'en aller.

On finit par s'endormir avec ça dans la tête : pourquoi ?

Le premier matin est difficile. Parce que c'est le premier matin où on se demande

L'ATTENTE

pourquoi et parce que c'est le premier matin où on ne sait pas pourquoi. Comme d'habitude, on prend son déjeuner, on va au travail, on sourit aux collègues, on rit de la blague du patron, on revient à la maison en sifflotant.

Comme d'habitude, sauf que cette fois, on se demande pourquoi.

Depuis ce matin-là, il attend.

Des milliers de nuits à chercher dans l'obscurité de la chambre son regard d'avant, des milliers de matins à faire ce qu'il faut, à être normal, à égrener des jours entiers en des chapelets de pourquoi.

Une porte s'est refermée.

Il ne cherche pas. Trouver serait insupportable. Découvrir l'amour qui manque toujours, l'amour qui toujours manque à tous, qui fuit par tous les pores de la peau se desséchant d'en manquer. Distinguer dans le vacarme des occupations les cris de solitude qui martèlent les tempes et rendent sourd aux hurlements des autres.

L'ATTENTE

Réaliser, avec une certitude viscérale,
qu'on est un enfant au pied d'un sapin de
Noël un deux janvier.

Un autre jour, on lui vole sa bicyclette. Il l'a mise où il la met toujours.

On range toujours les choses à une certaine place, dans sa tête, dans son cœur ou sur un poteau avec une chaîne autour. On met toujours des chaînes sur les choses qu'on aime. C'est plus fort que nous, on ne veut pas se faire prendre les choses qu'on aime, alors on y met des chaînes, et encore des chaînes pour ne pas se faire voler ce qu'on aime. Mais des chaînes, ça s'use et c'est dur, ça égratigne, ça finit inmanquablement par se casser.

Ce jour-là, sa chaîne a dû se briser. Quelqu'un a dû la forcer un peu, pour prendre ce qu'il aime.

L'ATTENTE

Il y a toujours quelqu'un pour casser les chaînes qu'on a mises sur ce qu'on aime.

Il sort de l'école et sa bicyclette n'est plus là. Il se souvient bien l'avoir appuyée sur ce poteau, mais elle n'y est plus. Alors il attend. On ne sait jamais, des fois ce qu'on aime revient.

Des fois non.

Il attend jusqu'à ce que la nuit tombe, comme ça, assis au pied du poteau où il l'avait appuyée. Quand l'obscurité arrive, il se dit qu'il est temps de rentrer, que ce soir n'est pas le bon, qu'il attend pour rien. Il rentre chez lui. Mais il attend toujours, et même dans son lit, il est encore au pied du poteau.

Le lendemain il attend encore, jusqu'à l'obscurité. Il pleure. Pas vraiment pour sa bicyclette. Surtout parce que les chaînes ne sont jamais assez solides, parce que ce qu'on aime s'en va toujours, sans qu'on s'y attende.

L'ATTENTE

Ses amis viennent près de lui et lui disent que ça ne sert à rien, qu'un voleur de bicyclette ce n'est pas comme un meurtrier, que ça ne revient pas sur les lieux de son crime.

Ils lui disent qu'il n'a qu'à en acheter une autre, remplacer la vieille bicyclette par une neuve, avec une chaîne deux fois plus grosse que la première, au cas où le voleur reviendrait. Il ne les comprend pas, il attend seulement encore un peu. En pleurant.

Puis il s'achète une autre bicyclette. Comme on lui a dit de faire. Tout le monde est content. Mais lui, sans le dire, parce qu'on ne peut pas dire qu'on attend l'impossible, parce qu'il faut cacher la peine qu'on a de voir que les autres ne comprennent pas pourquoi on attend pour rien, lui, il retourne chaque soir là où sa bicyclette a été volée. Il sait pourtant que sa vieille bicyclette ne lui sera pas rendue, que les voleurs de bicyclette ne reviennent jamais pour rendre ce qu'ils

L'ATTENTE

ont dérobé, mais il retourne chaque soir voir si son voleur à lui n'est pas différent, si son voleur à lui n'est pas revenu lui rendre sa bicyclette.

Il imagine un mot dans une petite enveloppe, laissée sur le siège.

« On dit que ce qu'on aime ne revient pas, que ce qu'on aime et qu'on enchaîne finit toujours par partir. Mais parfois il faut attendre, et ce qu'on aime revient, ce qu'on a enchaîné se déchaîne et finit par revenir. Mais il faut attendre, longtemps, jusqu'à ce que son attente soit sans but, jusqu'à ce que son attente rejoigne la vie. »

À moins que l'autre n'ait oublié.

Elle a oublié.

C'est ce qu'il se dit quand, enfant, couché dans son lit, il attend un baiser de sa mère et qu'elle ne vient pas. Sous la porte, la lumière filtre. Les voix aussi, assourdis par le bois, incompréhensibles mais bien audibles. Il ne peut pas distinguer ce qui se dit de l'autre côté de la porte, là où la vie continue pendant que lui est absent. Elle lui a promis pourtant : « Monte, je vais aller te border ». Border, pour lui, veut dire mener aux frontières du sommeil, accompagner sur les pas de l'endormissement, qui est une forme de mort, d'absence à soi-même, temporaire mais bien réelle. Il est si petit dans son grand lit, les mains fermées sur les couvertures qu'il serre dans son cou, les yeux fixés sur la

L'ATTENTE

fente de lumière, l'ouïe toute concentrée sur les murmures incompréhensibles.

Elle va venir, attends encore un peu et elle va venir. Elle a promis.

C'est comme la vie, comme tout. Des promesses sur lesquelles on construit sa conscience, sa foi, ses rêves. Le soleil se lève et on y entend la promesse d'une lumière éternelle. La même promesse de lumière que quand elle dit « Monte, je vais aller te border ».

Et que le soleil se couche.

Ou qu'elle ne vient pas.

Alors il serre les couvertures plus fort, il glisse sa tête sous son oreiller, mais il continue à regarder vers la lame de lumière sous la porte et à écouter les voix qu'il n'entend qu'à moitié. Il lutte contre la fatigue qui l'envahit, il refuse de partir sans avoir la certi-

L'ATTENTE

tude qu'elle ne viendra pas, qu'elle a oublié, qu'elle l'a oublié.

Mais l'amour oublie, parce qu'il se perd dans toutes ces autres choses qu'on fait par amour et qui le fait oublier. On espère toujours, on s'obstine à penser que l'amour se souviendra, que notre mère viendra nous border, que le voleur de bicyclette nous rapportera la nôtre.

Son amour est un facteur qui ne passe pas, et son désir d'être aimé une lettre attendue jamais postée. Chaque jour il a l'impression de se rendre à sa boîte aux lettres, de pousser sa main à l'intérieur, d'y chercher cette lettre qu'il attend depuis longtemps, depuis toujours. Sa main fouille, s'agite en tous sens, blessant sa peau sur le métal rude. Une main ensanglantée tendue pour saisir une lettre jamais postée. Sur cette lettre, il voudrait y lire :

« Je vous rends votre bicyclette. »

Ou encore :

« Bonne nuit mon chéri ».

L'ATTENTE

Il pense à cette lettre jamais reçue et il sourit. Elle viendra, il finira par la recevoir. Sa patience est seulement plus grande que celle de tous les autres.

Il suffit d'attendre encore un peu.

Seul sur le banc. La jeune fille est partie, les enfants aussi. La lumière s'en va, laissant place à une pénombre qui le rassure. Dans l'obscurité, l'attente se dilate, prend la forme de la nuit insondable, et quand la vie ralentit ainsi, il se sent plus près de chez lui, car ce qui ne peut plus arriver n'a plus à être attendu.

Perte de l'espoir, mais sans désespoir. Le désespoir est un paradoxe, il ne dit que la moitié de ce qu'il veut dire. Il dit : je n'ai plus d'espoir. Il dit aussi : j'espère encore. Cette espérance sans espoir est pire que la mort et y conduit peu à peu. Toute tristesse est espérance sans espoir, tout chagrin est fils d'espérance.

L'espérance est partout. Chaque fibre de

L'ATTENTE

l'âme danse sur la musique de ce que demain apportera. Ou n'apportera pas.

Je l'aurai.

Tu verras.

Il t'aimera.

Nous pourrons.

Vous réussirez.

Ils seront là.

Autant de notes dans la symphonie de l'espoir. Du futur souhaité plus que tout, de l'éventuel qui nourrit le présent, lui donne sa force, sans lequel l'instant serait insupportable. Mais cette nourriture est aussi un poison qui s'insinue dans l'être. Tout ce qui est finit hypnotisé par elle, puis dévoré.

Il ne reste plus rien. Il ne reste que « tu verras ».

L'ATTENTE

Ainsi, « demain, tu verras ». « Après-demain, tu verras ». « Dans un an, tu verras ». « Quand tu seras grand, tu verras ». « Quand tu seras mort, dis-moi ce que tu verras ».

Le temps passe et on ne voit rien. Il n'y a rien à voir. Il n'y a que du présent avalé par de l'espoir. Alors on regrette, et « j'aurais dû » prend la place de quelques « tu verras ». Entre l'espoir et le regret, entre le futur antérieur et le simple, il n'y a rien.

Il quitte le parc, remonte vers la ville. Une rencontre fortuite le mène à l'appartement d'une amie. Il y a longtemps qu'ils se sont vus. Dans la petite pièce qui sert de salon, l'amour déçu prend toute la place. Elle lui parle de son cœur brisé, de l'absence d'amour qui la fait tant souffrir. Ce n'est pas lui qui est parti, c'est elle, parce qu'il le fallait, parce que le papillon était redevenu chenille. Ses paroles sont comme un torrent de tristesse et d'amertume.

Elle dit qu'ils se sont tellement aimés. Qu'elle l'a tellement aimé. Elle revoit ce visage qui faisait naître en elle un désir ineffable, d'une poussée si forte que l'absence en devenait insupportable, l'habitude impossible à imaginer. Chaque manifestation de son être

L'ATTENTE

la comblait, deux souffles qui produisaient des ouragans, deux esprits qui communiaient aux mêmes idées, aux mêmes chimères.

Puis c'est arrivé. Pas d'un seul coup, discrètement. C'est arrivé par le chemin des matins répétés, des gestes refaits sans cesse, de la connivence qui s'infléchit hypocritement vers la prévisibilité. Le mot doux qu'on répète et que la ritournelle rend inaudible. Les fleurs déjà fanées d'être déposées dans le même pot sur la même table. Le rire en cascade qui la berçait sur son écume mais qui s'assèche et laisse voir les taches sur les dents. La jouissance faite d'un mélange de douceur et d'impatience dans des draps parfumés que la périodicité mue en agacement, simplement parce que la douceur est désormais prodiguée où il faudrait de l'impatience et l'impatience où il faudrait de la douceur. Elle a fini par ne plus le goûter, comme une papille sur laquelle on a trop posé de miel et qui ne réagit plus.

L'ATTENTE

Il pense à cette sentence qu'on lui a si souvent répétée, que l'espoir fait vivre, que l'homme sans rêve est mort. Autant de carottes devant des ânes. Ce qui est rêvé n'arrive jamais comme on le rêve. Ce qui a été conçu dans l'espérance est comme tout ce qu'on voudrait avoir, et qu'on finit par posséder et qu'on ne voit plus après peu de temps.

C'est comme une malédiction sur le monde : ce qu'on a trop longtemps sous les yeux finit toujours par disparaître.

Il pense que ce n'est pas vrai que pour les choses, que c'est vrai pour tout. Que le désir lui-même finit par s'étouffer dans son rêve d'amour. Que l'amour est parfois quelque chose qu'on s'achète au prix de sourires, de paroles douces et de caresses chaudes. Il pense qu'entre cette chose qu'on a désirée, qu'on achète, qui finit par ne plus être qu'un objet oublié et l'amour, il n'y a pas de différence. Un amour qu'on place dans son lit,

L'ATTENTE

dans sa vie, comme on met un bibelot sur la table du salon ou une toile au mur.

On ne se souvient pas des bibelots sur la table du salon, ni des toiles sur les murs. On se souvient seulement d'avoir désiré ces choses, un désir si intense qu'on se sent prêt à passer des heures d'ennui pour se les procurer. Des journées entières à s'affairer pour acheter ce qui nous aide à passer des journées entières à s'affairer. Faire ce qu'on ne désire pas pour parvenir à ce qu'on désire, toujours, sans s'arrêter, refaire dans un sens et dans l'autre le long parcours du désir.

Prêt à tout pour une chose. Ou pour un être désiré.

Elle dit : c'est chimique. Leurs corps se sont dépolarisés, comme des aimants que l'on retourne et qui ne peuvent plus que se repousser. Alors le long parcours du désir a ralenti, puis s'est entièrement enrayé. Jusqu'à

L'ATTENTE

la lassitude, jusqu'à l'écoeurement, jusqu'au dégoût. De la chevelure d'or à la paille, de la voix tendre à la dissonance, de l'originalité à la discordance, du désir à l'habitude. Un matin elle a simplement fait ses valises et elle est partie. Elle s'est trouvé ce petit appartement en attendant.

Il lui demande en attendant quoi. Elle ne sait pas. Peut-être une cascade fraîche, une jouissance faite d'un nouveau mélange de douceur et d'impatience.

Il se dit qu'on attend toujours un amour. Qu'on ne vit peut-être que pour ça, un amour qui vous fait tout oublier, qui vous prend sur ses ailes et vous porte comme la mer, un navire. Un regard dans lequel on ne se lasse de plonger, qui vous murmure sans un mot que vous êtes beau, que vous êtes aimé, que vous pouvez bien mourir tout de suite ou dans cent ans, mais que vous serez toujours vivant dans ce regard. Peut-être est-ce la réponse

L'ATTENTE

au pourquoi, à toutes les questions. Toutes les philosophies du monde, tout le savoir de l'humanité depuis la nuit des temps tiennent peut-être dans ce rêve : aimer et être aimé.

C'est pourquoi on attend tous et toujours, parce qu'on n'aime jamais vraiment, ni de la bonne manière et que si l'on parvient parfois à accepter l'autre tel qu'il est, on ne réussit jamais totalement à le vouloir comme il est. Au mieux on aime comme on aime ses enfants, dans l'amour de nos propres espérances, dans l'aveuglement de nos rêves et de nos attentes, d'où l'être aimé est toujours exclu.

Elle dit qu'un beau matin, elle fera ses valises et partira au loin, en Asie ou en Afrique, histoire de changer d'air, de ressusciter les lémures qui la hantent depuis la rupture, ou de les exorciser pleinement. Elle dit qu'elle est possédée par la pythie, qu'elle ne pense qu'à savoir, que son esprit tout entier, tous les

L'ATTENTE

jours, ne cherche qu'à deviner ce qui l'attend, ce que lui réserve demain. L'anticipation est devenue son pain quotidien.

Il se dit qu'on veut toujours en savoir trop, qu'on cherche demain ce qui est déjà là aujourd'hui en germe, et qu'on n'aurait qu'à entretenir un peu, à arroser et engraisser comme un terreau ce germe pour voir fleurir l'instant. Des vies entières passées à piétiner des fleurs épanouies pour atteindre des graines encore dans l'incertitude de la terre.

Elle ne sait pas où mais elle partira. Rien que de penser à fermer la porte de cet appartement pour la dernière fois la rend allègre. Elle a déjà choisi ce qu'elle portera le jour de son départ : une robe bleue avec un châle de soie ; dans les pieds, de petits souliers légers mais robustes qui sauront la conduire vers l'inconnu. Elle descendra lentement les marches jusqu'à la rue, puis s'éloignera sans se retourner.

L'ATTENTE

Elle dit qu'elle fera avec sa vie comme on fait avec une vieille boîte que l'on trouve au grenier. Elle en sortira chaque objet, un par un, observant minutieusement, sélectionnant ce qui doit être conservé et jetant le reste sans regret. Elle aime cette idée de grand ménage. Elle se souvient que de toutes les histoires de son enfance, c'est celle du déluge envoyé par Dieu qui lui plaisait le plus. Une Terre nettoyée, purifiée par l'eau, comme une ablution gigantesque qui vide de tout et remplit de vide. Aussi peut-être en chemin jetterait-elle sa valise, dernier rempart de ses souvenirs, dernière chaîne qui la relie à elle-même. Ne lui resterait que son nom, qu'elle porterait comme une photo jaunie qu'on conserve contre son cœur sa vie durant, mais que personne ne peut identifier quand le porteur entre dans la mort.

Il se dit qu'un nom est une marque que l'on porte comme un sceau dès sa naissance, que la destinée de bien des grands hommes

L'ATTENTE

s'est peut-être jouée dans l'hésitation des nouveaux parents près du berceau. C'est pourquoi certaine transfiguration nécessite un changement de nom. « Tu t'appelais Saül, tu t'appelleras désormais Paul. » Le nom est la marque du clan, la trace indélébile de notre provenance, il ramène toujours à ceux qui l'ont choisi et relie l'être d'aujourd'hui à celui du berceau par une ligne droite contrainte de garder sa direction par la force héréditaire. En effaçant le nom, on coupe cette ligne en y déposant un nouveau point de départ, qui tout en étant la continuation de l'ancienne ligne, permet une nouvelle direction.

Elle dit qu'elle jouera à Dieu avec sa vie, qu'elle fera tomber un déluge sur ses souvenirs. Elle embarquera sur l'arche de l'inconnu et partira. Chaque être, chaque chose de son ancien monde sera anéantie par sa volonté. Ne restera que ce qu'elle aura fait entrer sur le navire de son désir. Elle jouera

L'ATTENTE

à Dieu et refera un monde à son image, un monde meilleur.

Il se dit que le monde après Noé ne vaut pas mieux que celui d'avant, que les Caïn sont plus nombreux, que la tour de Babel est venue après. Il sait qu'aucun déluge ne la délivrera d'elle-même, qu'aucun avion ne la portera par-delà les frontières de sa vie. Même Dieu ne peut pas, dans sa toute-puissance, faire que ce qui fut ne soit pas. Elle ne pourra pas, même en jouant à Dieu, effacer les marques qui ont taché son esprit.

Mais il ne lui dit pas, car il est des révélations qu'on ne peut faire que de soi à soi. Toute parole les concernant est inaudible venant de l'extérieur, mais il suffit d'une pensée venant de l'intérieur pour que la révélation perce, comme une fleur égarée au-dessus la mince couche de neige au printemps.

En lui épargnant sa vérité, il lui laisse son

L'ATTENTE

sommeil. Elle s'est étendue sur le côté, la tête posée sur son bras replié. Elle s'est endormie. Il la laisse à son repos et retourne à la rue. Il la laisse à ses rêves et retourne à son attente.

L'aube se termine et l'aurore a commencé à teindre en rose les limites visibles du ciel. Il s'installe sur un banc et attend que la lumière du soleil redonne à la rue ses allures de fourmilière.

Cela commence par quelques livreurs matinaux effectuant leur besogne. Leurs visages sont encore entre le sommeil et l'habitude, au plus loin de la volonté et du plaisir. Arrivent ensuite les commerçants, préoccupés par le calcul incessant de leur vie, qui ouvrent les portes de leurs boutiques et annoncent par un petit morceau de papier sur lequel on lit « ouvert » qu'ils sont entrés dans la longue répétition de leurs journées, comme la femme qui se farde avant d'aller faire le trottoir. Puis vient la foule agitée, absorbée

L'ATTENTE

tout entière par une intention viscérale qui lui échappe. Il cherche à déceler les rouages de cette volonté qui fait courir en tous sens, mais ces gens possèdent un secret qu'on ne lui a pas révélé. Ils sont mus par une révélation dont il ne connaît pas la lumière, ou l'obscurité.

Il les envie un peu, comme on envie la sérénité d'un visage en sa tombe. Il aimerait entrer dans la routine rassurante des heures qui se répètent, se parer du bouclier de l'habitude et pourfendre son attente du glaive de la convention. Il se glisserait parmi eux, marcherait à leur pas, découvrirait ainsi en quels lieux ils espèrent arriver de cette foulée rapide. Il lirait les journaux, écouterait la radio et regarderait la télévision afin de rédiger la liste des choses à accomplir, et sa vie serait aussi simple que faire l'épicerie. Après la rangée des études, viendrait celle des amours, puis celle des accouplements productifs. Enfin, viendrait celle où l'on remplit son panier, la

L'ATTENTE

rangée des acquisitions. Le soir, en entrant chez lui, il cocherait sa liste d'épicevie, fier de lui, ravi d'avoir avancé encore un peu. Le matin, il regarderait sur la liste et choisirait ce qu'il voudrait cocher le soir.

Mais il ne se reconnaît en eux que par l'attente, car ils attendent tous, sans exception ; on le lit dans leurs regards, on le sent dans l'insatiable rapidité de leurs pas. Comme lui, ils attendent, mais leur attente est plus vive, plus sanglante, au plus près de l'angoisse. C'est l'attente de celui qu'on mène à la potence, mais qui ne se sait pas coupable, celle du condamné ligoté sur un bûcher qu'on n'arrive pas à allumer et qui ne fait que l'enfumer jusqu'à la lente asphyxie.

Ce sont des chevaliers en quête du Graal, prêts à s'écorcher dans les ronces du succès, à se perdre dans les forêts de la richesse et à chevaucher nuit et jour sur le canasson de l'économie de marché. Ils espèrent le trou-

L'ATTENTE

ver plus que tout, ils en rêvent constamment. Lorsque la fatigue les étreint ou que le doute germe en leur esprit, ils se consolent en rêvant de le tenir dans leurs mains, titulaires d'une immortalité d'esclave.

C'est une quête interminable, car le Graal n'existe pas, il n'est qu'un leurre créé par la théurgie des faux magiciens de ce monde, instigateurs d'une théosophie dont le Dieu fluctue avec le marché. Pourtant, ils ne se lassent de cavalcader, s'imitant les uns les autres, rêvant de tenir la bannière des favoris du royaume qui ne sont au fond, quand ils entrent en eux-mêmes, ce qui leur arrive comme à tous, que des bouffons du roi. Mais ce qu'ils ignorent, ce qui rend plus pathétique leur quête encore, c'est que le roi est mort et son royaume avec lui.

Il voudrait se lever et leur crier : « Pauvres fous ! Ne savez-vous pas que le roi est mort ? Ignorez-vous vraiment que le Graal n'existe

L'ATTENTE

pas ? » C'est lui qu'on prendrait pour un fou, car si au royaume des aveugles les borgnes sont rois, il arrive souvent que les aveugles, agacés d'entendre parler de couleurs qu'ils ne voient pas et ne peuvent voir, finissent par crever l'unique œil valide du borgne. Comme dans cette caverne de l'Antiquité, où les ombres furent préférées à la lumière qui les formait.

Alors il se tait et il attend. Il laisse glisser le jour, comme tous les jours précédents et tous les jours à venir. Il ferme son œil de borgne et fait semblant d'être aveugle.

La vague humaine le submerge et il voudrait se noyer avec tous ces noyés : avaler l'eau de l'accomplissement jusqu'à l'asphyxie.

Il s'en sent incapable.

Tout le monde est occupé, préoccupé par ce vouloir de persistance : laisser quelque chose derrière soi ; que la fin de la course ne marque pas la fin de toutes les courses. Que subsiste une poussière de moi qui continuera à se répandre de par le monde. Sans cela, je ne suis qu'un éclair dans le ciel de la durée, qu'une goutte de rosée glissant sur la pointe d'une feuille jusqu'à la chute finale vers la terre. Et cela est insupportable. Mourir sans mémoire, c'est mourir deux fois.

La nuit venue, la faune change. C'est une métamorphose totale. Ce n'est plus le Graal que l'on cherche, mais son ombre. Il voit les déshérités du monde. Ceux qu'une vue trop profonde a rendus aveugles, ceux qui entendent la voix de Dieu si clairement qu'ils ne cessent de lui répondre à voix haute, ceux qui cherchent à noyer dans l'alcool les vers qui les rongent à l'intérieur, les boiteux et les fous, les possédés et les démons, les chasseurs et les proies.

Il se surprend de penser à Dieu, lui qui n'y croit pas. Il se souvient que l'Évangile raconte que ceux-là étaient les préférés du fou de Nazareth. Et il le comprend. Ceux-là, pourtant tapis dans l'ombre, sont plus près de la lumière du monde. Leurs cœurs sont

L'ATTENTE

trop lourds à porter, si lourds qu'ils traînent sur le sol et laissent derrière eux la trace rouge de leurs souffrances.

Un homme l'approche pour demander une cigarette. Ce n'est pas l'haleine avinée qu'il remarque en premier, ni les vêtements sales qui couvrent si mal le corps tordu, mais les yeux délavés par les ondées de malheurs et les averses de peines. Malgré cela, l'homme à qui il tend une cigarette lui sourit, laissant apparaître des dents cariées qui valent bien cent fois les dents blanches qu'il a croisées tout le jour.

L'homme s'assoit sur le banc. Il tire lentement sur la cigarette et laisse aller la fumée, aussi paisiblement qu'un mourant son dernier souffle. Il regarde monter le nuage bleuté attentivement, comme s'il cherchait à y découvrir quelque chose. Peut-être l'esquisse d'un visage aimé jadis.

L'ATTENTE

L'attente n'a plus de prise sur lui.

Et il l'envie.

C'est le genre d'homme que la vie a voulu briser, comme un miroir que l'on fracasse en morceaux. Mais il s'est accroché à chacun des reflets des mille fragments de verre.

Et quand il sourit, ce sont ces milliers de sourires qui convergent vers vous. C'est plus fort que vous, avec ce genre d'homme, vous rendez le sourire. À moins qu'il ne vous fasse peur. Car c'est toujours un peu effrayant de regarder le sourire de la misère, ça fait penser à la folie, la sienne : capable d'aimer dans l'absurdité du monde. Si loin de la nôtre : celle qui ne cesse de chercher à fuir le fait ou à désirer l'impossible. Lui, il ne désire pas l'impossible, il est en lui, comme le simple dans sa simplicité, le tyran dans sa tyrannie, l'amoureux dans son amour.

Il se dit qu'une ville grise est l'endroit idéal pour attendre. Il peut se passer quelque chose. On ne peut rien attendre à la campagne, l'imprévu n'arrive jamais, l'ordre est instauré par de plus hautes instances qui ne dérogent jamais à leurs lois. Des maîtres têtus qui ne permettent pas que l'on contourne les règles qu'ils ont établies. Sauf exception : mais il faut être thaumaturge.

Ou peut-être poète.

Il pense à partir. Comme tous les jours, il pense à quitter ce lieu rempli de chaînes et de fers. Tout fuir pour parvenir à se fuir. Comme Lazare rappelé d'outre-tombe : lève-toi ! Et il se lèverait, libéré du poids des jours qui se répètent, soustrait à cette pensée que quelque chose va arriver quand jamais rien n'arrive. Ce serait un départ discret qu'il n'annoncerait à personne. Quand on réaliserait qu'il est parti, il serait trop tard pour essayer de le retenir.

Le courage lui manque. Et il y a trop de beauté pour partir si vite, et volontairement. Partir de son gré, peut-être le sourire aux lèvres, il ne saurait le faire quand d'autres supplient les mains vers le ciel pour pouvoir rester encore un peu. Surtout quand ces autres

L'ATTENTE

sont parfois des enfants aux yeux remplis de larmes.

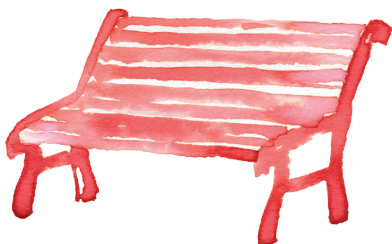
Alors il ne part pas.

Il reste encore un peu.

Et il attend.

CE LIVRE A ÉTÉ CRÉÉ EN
FORMAT PDF EN AOÛT DEUX MILLE
ONZE.

Il faut attendre encore un peu, juste un
peu, rien que ce qu'il faut pour trouver
la force d'attendre encore un peu plus.



ISBN : 978-2-922930-34-4

